

Lacan, l'être et l'Autre : génie de François Balmès¹

François Balmès était mon ami : cela pour moi veut dire beaucoup de choses, qui tiennent à l'essentiel. Les textes ici rassemblés faisaient partie d'un ensemble en cours qui aurait dû finir par s'affirmer sous une forme unifiée, même si la cohérence qui traverse à chaque fois ces articles disjoints est impressionnante : la mort, point de réel pur, a fait en sorte que cet ensemble demeure à jamais virtuel, promesse non tenue et qui ne saurait l'être. J'avais pris au fil des ans l'habitude de ce dialogue entre nous qui, respectant nos différences et nos choix, nous faisait échanger beaucoup plus que ce que chacun, seul, pouvait imaginer : un tel échange est la pensée même. Jamais sans doute je n'aurai compris, par l'expérience, à quel point il n'est pas de pensée solitaire, à quel point également la pensée ne s'accomplit vraiment que dans cet échange que les Grecs connaissaient si bien, qu'ils plaçaient si haut, et qui s'appelle l'amitié, c'est-à-dire la mesure à laquelle nous appelle, plus que toute autre, la voix de l'Ami. Sans aucun doute à mes yeux François Balmès avait en lui de quoi être l'un des penseurs importants de l'époque, et tous ceux qui eurent la chance, par exemple, d'assister à ses séminaires durant plusieurs années au Collège international de philosophie perçurent cette évidence eux aussi : son existence en a décidé autrement et sans remède. Voici à présent que sa pensée, si continûment et intelligemment attentive à tout ce qui comptait, est arrachée à elle-même comme à l'écho qu'elle trouvait en moi et que, du coup, je me trouve sous le poids d'une dette qui ne saurait avoir de fin. C'est avec un serrement de coeur que j'évoque ce qui compta tant pour moi : cet intense va et vient, au fil des années, entre la conviction du philosophe que je demeurais malgré le grand éclatement des années « structurales » et la recherche obstinée du psychanalyste qu'il était devenu sur les traces de Lacan, après un passage par le militantisme sacrificiel des années 70 qui nous avait fait miraculeusement nous retrouver et nous reconnaître. Un tel échange, un tel dialogue sans doute est rare, et nous savons fort bien de quel prix se paye de nos jours cette rareté : limitation, d'une part, d'une réflexion philosophique ne voulant rien savoir de ce qui s'est énoncé ailleurs depuis Freud et qui bouleverse les conditions de la pensée, surdité, fermeture d'autre part, de bien des analystes à un mode d'interrogation et de

¹ Texte écrit en décembre 2006 en vue de préfacier le livre de François Balmès, *Structure, logique, aliénation. Recherches en psychanalyse*. À cette date le livre n'était pas encore publié, ce qui explique l'absence de références renvoyant aux citations, l'auteur ne disposant pas à ce moment-là de la pagination du livre qui allait paraître en 2011 dans la collection Scripta, aux éditions Érès. NDLR.

méditation que la connaissance de Freud et la pratique du transfert à eux seuls ne remplacent pas. Comme si l'on pouvait penser à neuf depuis les leçons du divan sans avoir en même temps à recueillir ce qui, sous le nom de philosophie, nous a été légué depuis le grand soleil des Grecs à travers maints aléas. Des aléas qui ne sont évidemment pas secondaires puisqu'ils sont, tout simplement, l'histoire de la métaphysique elle-même dont la pensée freudienne est issue, qu'elle le sache ou non. Philosophe de formation et de profession, Balmès en tout cas, lui qui était né en même temps que moi à la philosophie sur les bancs de Louis-le-Grand au début des années 1960, le savait, et il avait très tôt mesuré l'insistance et l'enjeu, dans la pensée de Lacan, d'un tel savoir.

Nous devons de fait à Lacan, qui surplombe de haut la scène analytique des cinquante dernières années, le rappel de cette évidence décisive : ou la pensée freudienne est capable de se mesurer à cette histoire et au recueil de cette histoire, ou bien elle n'est pas elle-même une pensée mais une pratique empirique doublée d'une idéologie, fût-ce celle d'un savoir positif imaginé sur le modèle des sciences, « humaines » ou non (nous sommes un certain nombre à nous reconnaître encore aujourd'hui dans la charge légitime conduite par Foucault contre les sciences dites humaines au mitan des années soixante). L'effort incessant de Lacan, jusqu'aux apories parfois pathétiques des dernières années, aura été de témoigner de cette double évidence à ses yeux cruciale : que la pensée de l'analyste ne saurait se constituer comme telle qu'à se mesurer à l'histoire entière de la métaphysique (nul doute qu'il se fit en cela beaucoup d'ennemis), et qu'elle ne saurait conquérir son autonomie qu'à rompre avec ce qui, de cette tradition, demeure incompatible avec la découverte de Freud, découverte que le mot « inconscient » résume sans l'épuiser. Tous ceux qui ont eu à connaître de cette profession de foi, au moins par la lecture des textes publiés de Lacan, savent comment au fil du temps elle a pu se monnayer en propositions singulières et fortes, en énoncés de rupture, en apports renouvelants : la triade du réel, de l'imaginaire et du symbolique ; l'explication sévère avec la linguistique (et avec Jakobson) comme science impossible ; les concepts de « désir » et de « sujet » qui ne sont pas comme tels dans Freud ; la méditation sans fin reprise sur le Nom du Père, sur l'objet du désir, la jouissance et la Loi ; l'affinité critique avec l'expérience mystique, la parole du poète et celle du penseur (Heidegger en l'occurrence, avant tous les autres, et jusqu'au bout, n'en déplaise à certains). Dans son livre *Ce que Lacan dit de l'être*², François Balmès aura été un des rares, à mon avis le seul, à avoir examiné d'aussi près et avec une telle probité, texte en main, ce dialogue nécessaire même si conflictuel entre la pensée philosophique et le champ freudien théorisé au fil des années par Lacan, entre la pensée de l'être telle que la propose la méditation souveraine de Heidegger et la pensée de l'« autre scène ». Le

² F. Balmès, *Ce que Lacan dit de l'être*, Paris, PUF collection « Bibliothèque du collège international de philosophie », 1999.

premier livre, et pour l'instant le seul à manifester aussi précisément à la fois tout ce que Lacan doit à sa lecture de l'histoire de la métaphysique, de Platon ou Aristote à Heidegger en passant par Descartes et Hegel, et comment, au prix d'un travail sans cesse recommencé, de reformulations parfois déroutantes, il s'est efforcé de s'en arracher pour formuler une doctrine de l'inconscient et du « sujet de l'inconscient » hétérogène à toute ontologie.

Un ouvrage de dimension plus modeste mais fort dense, *Le nom, la loi, la voix*³, aura parallèlement proposé à partir de ce questionnement de nouvelles lumières sur la dimension décidément centrale du « Père » (revisitée à la lumière du Moïse de Freud) ainsi, implicitement, que sur celle des « noms divins » (l'Autre, le sujet supposé savoir) qui fait le discours lacanien rencontrer celui de la religion et de la mystique, terrain sur lequel la recherche intense de Balmès se poursuivait, promettant de nouvelles lumières et de nouveaux frayages. C'est là aussi que je l'attendais, songeant à lui quand je poursuivais ma lecture de Heidegger parallèlement à l'élaboration pensée de mon propre christianisme, cependant que, de son côté, il attendait mon regard sur l'interrogation qu'il était en train de mener dans les derniers temps du côté d'un « amour mystique » auquel il savait que je ne pouvais être indifférent et auquel son ami Jacques Le Brun avait consacré des pages à ses yeux précieuses.

C'est cette tension que nous retrouvons dans le parcours puissamment continu que les communications ici présentes et échelonnées dans le temps (de 2002 à 2006) dessinent. Des textes qui doivent presque tout à son engagement d'analyste, à son compagnonnage avec les membres de l'École qui était la sienne, à une parole constamment mise à l'épreuve d'une écoute publique, et cela jusque dans les derniers temps où la maladie, présente pour lui cruellement depuis un long moment, le pressait dans une course qu'il savait finalement devoir perdre. Jamais pourtant l'intensité de sa pensée n'aura faibli ni plié : il savait l'échéance proche, mais son courage décida que l'urgence était de ne pas céder sur son désir d'être lui-même et de donner ce qu'il avait à donner. On découvrira donc dans ces textes que très peu auront, comme lui, suivi minutieusement Lacan dans l'évolution de son parcours afin d'en faire jaillir la lumière révélatrice d'un arrachement (en finir avec la métaphysique) et d'une affirmation (il est possible de penser l'homme entre corps et langage, entre pulsion et parole, sans l'ontologie, c'est-à-dire au moyen d'une construction qui a surtout valeur opératoire, d'être confirmable ou non par la pratique de la cure). Autant dire que si la pensée qui se réclame de l'espace analytique contredit à toute ontologie traditionnelle (celle qui imagine un tout de l'étant que ne refendrait pas la plaie sexuelle), elle n'est pas quitte pour autant d'une explication avec le type de méditation suscité par Heidegger sous l'emblème de

³ F. Balmès, *Le nom, la loi, la voix. Freud et Moïse : écritures du père 2*, Ramonville Saint-Agne, Érès collection Scripta, 1999.

l'« autre pensée » (autre que ce qui s'est appelé jusqu'à présent métaphysique), comme avec cette « topologie de l'être » qui s'esquisse chez Heidegger après *Sein und Zeit*. Une topologie dont on ne peut pas ne pas interroger la parenté possible avec celle qui hante par ailleurs la réflexion de Lacan, faisant cette dernière étrangère à tout positivisme (psychiatrique, médical) comme à tous les ismes qui auront scandé cette époque au sein de laquelle il aura maintenu le caractère irruptif et violent de son intervention. C'était là l'un des termes du dialogue que j'avais commencé d'esquisser avec François Balmès au Collège lors d'une séance consacrée à son livre sur Lacan : qu'en est-il de la topologie qu'appelle chez Heidegger la mention du *Geviert* (du *Quadriparti*, traduisait Beaufret), et comment cela pourrait-il bien s'entendre pour un familier de Lacan comme lui ?

Un premier texte « Histoires de la structure⁴ » éclaire le malentendu qu'aura pu susciter la référence lacanienne à la « structure », irréductible à aucun des autres discours du moment (et même à mon sens, mais cela bien sûr se discute, au logicisme forcené de Milner) : cette irréductibilité se marque dans le primat lacanien de la relation du sujet à l'Autre en même temps qu'à l'autre (le petit « a ») de l'objet du désir, sur le renvoi de fond au réel sexuel dont se justifie l'hétérogénéité de la cure analytique à toute autre pratique dite médicale (un Jean Clavreul avait jadis fort clairement dit cela). On trouvera là de quoi reprendre avec rigueur le lent travail de Lacan sans cesse recommencé, et de quoi relativiser dans ses formulations successives ce qui n'est qu'un apport formel momentané au service de ce qui, de l'expérience du désir humain, se donne à penser. Soit cela même qui aura conduit Lacan, en dépit de ce que disent ceux qui ont trouvé là l'occasion de le critiquer sans comprendre, à maintenir contre vents et marées (les vents de l'idéalisme toujours actif et les marées de l'objectivisme scientiste) la catégorie de sujet dont Heidegger en revanche, on le sait, aura fait très tôt l'économie. Qu'en est-il de l'être d'un tel sujet dès lors que nous ne sommes plus dans l'espace des philosophies existentielles ni dans les illusions d'un psychologisme toujours vivace, mais dans cet espace de la parole analytique où la relation transférentielle atteste ce qu'il en est d'une « autre scène » irréductible à toute conscience comme à toute identité de soi à soi ? Le mérite de ce texte est de faire resurgir en toute lumière le problème qui fut d'emblée posé à Lacan et dont Balmès livre le programme en une formule ramassée : « déployer l'inconscient structuré comme un langage et déployer la subversion du sujet par l'inconscient, ce qui semble bien aussi une subversion de Freud par le sujet, sont deux points du programme de Lacan, pour une part indépendants, mais que Lacan... va tisser ensemble de façon de plus en plus serrée ».

Structure, sujet, langage : c'est dans ce trio indénouable que se meut pour une large part la réflexion de Lacan, depuis les aphorismes du début

⁴ F. Balmès, *Structure, logique, aliénation. Recherches en psychanalyse*. Toulouse, Érès collection Scripta, 2011, p. 31.

jusqu'aux formulations parfois aporétiques des derniers séminaires. Quant au fil secrètement continu de cette longue marche, c'est, comme Balmès le fait à juste titre remarquer, celui d'un « réalisme de la structure » sur lequel Lacan n'a jamais varié et qui peut se résumer dans l'affirmation jamais contestée par lui que « la structure, c'est le réel ».

On trouvera ensuite une mise au point minutieuse et particulièrement féconde à propos du concept d'aliénation et du « quadrangle logique » instauré par Lacan dans sa version novatrice du *Cogito* cartésien, produite à la lumière de l'expérience freudienne : « Ou je ne pense pas, ou je ne suis pas ». Le texte à cet égard le plus serré et le plus clair, « L'aliénation et le désir de l'analyste⁵ », situe dans toute son ampleur l'enjeu de cette question, dont il suit l'explication depuis le séminaire *Les quatre concepts*⁶ (1964) jusqu'à *La logique du fantasme*⁷ (1967) et *L'acte analytique*⁸ (1968). Formule de l'aliénation qui fait Lacan s'écarter de tout ce qui autour de cette notion aura pu être formulé antérieurement par la philosophie (hégélienne notamment), et qui le conduit à envisager d'une manière tout autre les rapports du « sujet », de l'être et de la « réalisation de soi » dans ou depuis l'inconscient. Triple enjeu de cette recherche : situer la vérité de l'analyse dans son hétérogénéité à l'espace de l'ontologie philosophique, formuler le concept du sujet mis à jour par la pratique freudienne dans sa relation tendue avec le *Cogito* cartésien, articuler enfin l'émergence d'un tel sujet à la double dimension du désir et du désêtre (néologisme lacanien) qui est en jeu dans le cours du procès de la cure analytique mené jusqu'à son terme. Double lien d'abord à la tradition philosophique, par la notion d' « aliénation » et par celle aussi, bien sûr, de « sujet » : « Impossible donc de comprendre la problématique de l'aliénation dans *La logique du fantasme* en faisant totalement abstraction de cette situation de la psychanalyse dans l'histoire de la pensée (l'histoire de l'être et pas seulement celle de la raison) ». Lien qui s'avère encore plus clairement dans la mise en relation directe du sujet freudien et du sujet cartésien, du *Cogito*, ce qui exigerait sans doute une mise en regard plus précise de la lecture lacanienne et de la lecture heideggérienne. Le point le plus aigu de cette analyse me paraît, cela dit, résider non tellement dans le déploiement subtil de la logique formelle du quadrangle (places réciproques du « je ne pense pas » et du « je ne suis pas », où je lui avais avoué continuer de ressentir une difficulté, notamment dans l'identification dudit « je » articulé au « pense » comme au « suis »), mais plutôt dans la mise au jour de l'effectivité du désir de l'analyste et du désir de l'analysant dans la cure, conditions de la fécondité et de la véracité de celle-ci, soit de ce que Lacan appelait l' « éthique de la psychanalyse ».

⁵ *Ibidem*, p. 137.

⁶ J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973.

⁷ J. Lacan, séminaire inédit.

⁸ J. Lacan, séminaire inédit.

C'est bien là, en effet, que se repose dans toute son urgence la question la plus difficile, celle de l'être d'un tel sujet et de l'avènement de cet être entre un désir qui se méconnaît et un désêtre qui s'annonce. À cet égard, le texte portant le titre « Là où c'était... y rester ⁹ » se révèle d'une très haute densité et nous conduit à nous interroger : comment, hors d'une pensée de l'être, penser ce qui s'avère là d'une expérience du temps comme temporalité d'un soi authentique ? Car ce n'est pas au hasard, assurément, que François Balmès renvoie alors nommément à *Être et temps* de Heidegger et au *Dasein*. N'est-ce pas à soulever une telle question, au-delà des limites de tout existentialisme comme peut-être de toute phénoménologie, que la psychanalyse, telle que Lacan du moins l'entendait, s'avère capable d'affronter ce qui se formula jadis, en terre grecque comme la puissance du destin ? On sait que c'est là précisément que Lacan fit entendre le plus fortement sa différence au sein même du camp des analystes, et ce n'est pas ce que j'ai dit plus haut de l'existence de François Balmès qui pourrait y contredire : la pensée de Freud n'est progressiste à aucun degré, dit Lacan, elle est... tragique (exactement au sens qu'Heidegger donne à ce mot dans *La parole d'Anaximandre*). Paradoxe en effet : que la réalisation de l'être du sujet se produise à la mesure et d'une « destitution » et d'un « désêtre ». J'ajoute que le mérite en l'occurrence de Balmès est justement de ne pas confondre les deux mais de les disjoindre : désêtre pour l'analyste, nous donne-t-il à entendre, destitution pour l'analysant. Chute d'une part ou destitution d'un « faux sujet, faux je pense, faux être » côté analysant ; chute, de l'autre, dans le désêtre, du déchet laissé derrière lui par le « sujet supposé savoir »... qui n'était pas (au futur antérieur). Savoir tragique, en effet, produit dans ce temps de battement entre un désir qui se méconnaît et un désêtre qui s'annonce. Savoir également dont on conviendra avec François Balmès qu'il laisse dans une zone d'énigme la question de l'avènement de cet étrange désir qu'est le désir de l'analyste, désir dont Lacan lui-même jusqu'à la fin s'étonna.

On trouvera enfin dans ce recueil une méditation sur la nature de l'Autre lacanien qui touche au cœur de ce qui s'est énoncé dans notre tradition occidentale au titre de la métaphysique et plus précisément de la théologie. D'une théologie qui a pu se constituer dans l'horizon de la révélation chrétienne sur la base de cette métaphysique. Face à quoi, selon la lecture de François Balmès, la pensée de Lacan s'autoriserait d'un axiome qu'il formule ainsi : « L'Autre n'existe pas et c'est cela même le réel de la structure, cette inexistence. » Cette vérité difficile (et pour moi, je l'avoue, impraticable comme telle : notre dialogue se sera arrêté au bord de cette difficulté et, si l'on veut, de ma résistance) est celle qu'explorent les derniers textes ici présentés. François Balmès, avec cette bravoure intellectuelle et cette honnêteté méticuleuse en même temps qui lui étaient propres, ne craint pas en

⁹ F. Balmès, *Structure, logique, aliénation...*, op. cit., p. 163.

l'occurrence de s'aventurer, sur les pas de Lacan, là où bien peu d'analystes mais bien peu de philosophes également, osent le faire : du côté de Dieu (qui, paraît-il, est mort : nietzschéisme au rabais pour les niais) et d'un « athéisme » dont on hésite à seulement prononcer le nom tant il est riche pour l'heure de confusions, de prétentions irréflechies et de bêtise navrante, ainsi que déjà en 1942, dans sa *Lettre sur l'humanisme*, le génie anticipateur de Heidegger le laissait entendre. À quoi s'oppose cette évidence éloquente : « Dieu comme question est une coordonnée indépassable de l'expérience analytique¹⁰. »

Balmès a tout à fait raison de rappeler d'abord ce que l'athéisme psychanalytique dont se réclame Lacan doit à la question du langage telle qu'il l'aborde et à la mise au jour du lien du sujet à l'Autre du langage : autant dire que, pour Lacan, l'idée de Dieu n'est pas reliée seulement ni même d'abord, comme elle l'est presque toujours chez Freud, à la dimension du Père. C'est même plutôt la dimension du Père (leçons de la psychose : à la fois continuité et avancée de Freud à Lacan sur ce point) qui se trouve en retour éclairée de l'examen du rapport du sujet humain au signifiant et de la définition du sujet comme « effet du signifiant ». Reste que l'Autre de Lacan a plusieurs visages, deux au moins, nous rappelle Balmès opportunément : celui de l'Autre du désir, celui de l'Autre de la jouissance. Que l'Autre barré lacanien puisse être dit « un Dieu désirant » n'est certes pas ce qui pourra gêner ni le croyant ni l'historien des religions, j'entends des religions monothéistes : si athéisme il y a pour l'analyste, ce n'est manifestement pas celui, si courant de nos jours, qui consiste à se passer de Dieu comme d'un gadget périmé, carrière ouverte à la canaille que le « Forcené » de Nietzsche épingle déjà en toute lumière, à supposer qu'on veuille bien faire l'effort de lire *Le Gai savoir* comme il est écrit (c'est assez rare). Quant à l'Autre de la jouissance, on sait que c'est lui qui conduisit Lacan à la fois sur les chemins redoutables de la « Chose » et sur ceux de la mystique féminine. Ce n'est sans doute pas le lieu d'en dire beaucoup plus que ce que le texte de Balmès dit lui-même. Je rappellerai seulement que cette dimension de la « Chose » se retrouve très clairement dans les séminaires ultérieurs à *L'éthique de la psychanalyse*, et notamment pour désigner, dans la Bible, la dimension féroce et énigmatique du Dieu des Juifs (si le fameux séminaire *Les Noms du Père*, brutalement interrompu, évoquait d'une manière elliptique le sacrifice d'Abraham, *L'envers de la psychanalyse* revient, lui, avec insistance sur la dimension de la Chose en tenant par exemple que le Buisson ardent « était la Chose de Moïse »). Et j'ajouterai encore qu'à ces réflexions de Lacan sur la Chose et sur l'Autre de la jouissance ne me paraissent nullement étrangères les considérations de Heidegger sur le *deinon* sophocléen (dans *Introduction à la métaphysique*) comme sur la malfaisance de l'être schellingien, que Lacan très probablement connaissait (mais peut-être quelqu'un a-t-il déjà fait cette observation ?).

¹⁰ F. Balmès, *Le nom, la loi, la voix*, op. cit., p. 101.

Au-delà s'ouvrirait un autre dialogue, que j'aurais voulu conduire avec celui qui n'est plus là et que je ne peux pas m'empêcher d'imaginer, sans savoir qui désormais pourrait bien me répondre. Ce que je me demande, ce que j'aurais voulu devant lui me demander, et je sais fort bien de quel regard attentif, à la fois généreux et exigeant, il m'aurait alors regardé, c'est ceci : en quoi y a-t-il incompatibilité entre la pensée par Lacan du grand Autre et, par exemple, la pensée par Heidegger d'une Uniquadrité qui laisse l'homme ouvert à la voix de l'Être comme à la chance du divin, dès lors que l'Être n'est plus celui de l'ontologie traditionnelle, et le divin celui des religions établies et des théologies ? En quel point pourrait-on dire que divergent irrémédiablement la pensée désenchantée de la psychanalyse (la religion « névrose universelle de l'humanité » selon Freud, le « Dieu est inconscient » lacanien) et le guet heideggérien de la *Salutation de l'indemne*, du *Sauf*, par-delà la détresse de l'absence de détresse, tel qu'on le trouve formulé par exemple dans la *Lettre sur l'humanisme* ou dans les appendices au Tome II du *Nietzsche* ? Qui pourrait dire clairement sur quel point d'hétérogénéité se séparent la pensée par Heidegger d'une *Ereignis* qui n'a plus rien à voir avec aucun « sujet » ni aucun « objet », avec aucune ontologie métaphysique, mais qui n'en demeure pas moins merveille, et la pensée par Lacan d'une structure qui serait le réel même, telle qu'on puisse à la fois dire, penser et vivre (mais de quelle vie ?) qu'« il n'y a pas d'Autre de l'Autre » ? S'aventurer dans un tel espace, qui attend encore son penseur, suppose bien sûr de renoncer à l'illusion qu'on « maîtriserait » ces deux pensées (depuis quel savoir ?) de manière à pouvoir les observer et les estimer du dehors pour en juger. Cela supposerait peut-être aussi que, tout en remettant en chantier l'histoire de la pensée en y intégrant la révolution freudienne revisitée par Lacan, on s'avance à son tour dans la région risquée que, bien avant Heidegger et bien avant Lacan, Hölderlin avait expérimentée. Une région en laquelle à ses yeux, lointaine et promise, demeurerait, entre la fuite des dieux d'hier et le retour possible de leur éclat, entre la nuit qui veille et le matin qui point, la ressource de ces noms divins sur lesquels lui en tout cas, au cœur même de la « folie » qui devait le protéger, ne céda pas : « les Célestes », « Le Très-Haut », et encore, comme par hasard, « le Père ». Mais, comme on dit, cela est une autre histoire...